

Le silence et la parole
contre les excès de la communication

La collection « Hypothèses » est dirigée
par Jean-Richard Freymann

Voir les titres déjà parus en fin d'ouvrage

Philippe Breton, David Le Breton

Le silence et la parole
contre les excès de la communication

Collection « Hypothèses »

é^{ditions} ès

Arcanes

Conception de la couverture :
Anne Hébert

Version PDF © Éditions érès 2012
CF - ISBN PDF : 978-2-7492-2349-0
Première édition © Éditions érès 2009
33, avenue Marcel-Dassault, 31500 Toulouse, France
www.editions-eres.com

Aux termes du Code de la propriété intellectuelle, toute reproduction ou représentation, intégrale ou partielle de la présente publication, faite par quelque procédé que ce soit (reprographie, microfilmage, scannérisation, numérisation...) sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

L'autorisation d'effectuer des reproductions par reprographie doit être obtenue auprès du Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC), 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris, tél. 01 44 07 47 70, fax 01 46 34 67 19.

Tables des matières

Introduction.....	7
1. La conversation.....	11
2. La communication.....	23
3. La rencontre.....	33
4. L'écriture.....	43
5. La violence.....	53
6. Le corps.....	61
7. Le sacré.....	69
8. L'indicible.....	79
9. L'intériorité.....	89
10. La mémoire.....	101
Conclusion.....	113
Bibliographie de David Le Breton.....	118
Bibliographie de Philippe Breton.....	119

Introduction

Ce livre est le fruit d'une rencontre à la fois amicale et intellectuelle. Une rencontre amicale d'abord, car une confiance mutuelle s'imposait pour se lancer dans une telle entreprise, qui consiste à confronter, voire à éprouver, le cœur de deux problématiques personnelles à travers un dialogue à armes égales entre deux pairs, respectant une règle stricte de symétrie, la forme géométrique du respect réciproque, qui n'est sans doute pas naturelle. À y regarder de près, l'exercice n'est d'ailleurs guère fréquent. Ce livre prouve néanmoins qu'il est possible.

Une rencontre intellectuelle ensuite, qui met en scène une vraie différence d'approche en même temps qu'une forte complicité sur l'essentiel. Là encore l'équilibre est rare, et ce dialogue a nécessité une attention mutuelle pour le maintenir. Car il y a bien une vraie différence d'approche. David Le Breton, anthropologue du corps, qu'il définit comme notre « souche identitaire », travaille à une approche globale de l'humain, impliquant bien sûr la dimension langagière, mais l'incluant dans un ensemble plus vaste où le silence occupe une place souvent déterminante par sa capacité inouïe à porter le sens. Philippe Breton, pour qui le « pouvoir de la parole » est une alternative historique qui s'impose progressivement à « la parole de pouvoir », propose une approche, elle aussi anthropologique, mais centrée sur la parole, non pas réduite à l'oral mais comme amont de la communication et source de tout l'être. Réelle différence donc, ici

mise à l'épreuve sur une dizaine de thèmes classiques, support d'une réflexion renouvelée, par exemple sur le sacré, la mémoire ou la violence, et prétexte à une exploration en profondeur de la condition humaine.

Car si l'un se fait pour l'occasion l'avocat du silence et l'autre de la parole, il y a convergence sur l'essentiel : aller chercher l'humain au fond de l'humain, toujours privilégier l'espoir dans l'homme contre le cynisme et le relativisme ambiant, réaffirmer des valeurs là où la postmodernité ne voit que du faux-semblant, des masques, de la stratégie, des comportements déjà en partie clonables.

Longue conversation avec ce mélange d'attention et de silence, de paroles vives et de méditations insérées dans la trame du temps, car aucune hâte n'a commandé ce projet qui a pris plusieurs années. La lenteur et la présence au monde en étaient les principes conducteurs. La confiance également pour se livrer et se répondre sans se dérober. Maints épisodes de l'échange ont suscité en nous la jubilation de la surprise en nous décalant de nos questionnements habituels, en dépaysant une pensée devenue trop familière. Ce dialogue est donc sans complaisance intellectuelle mais aussi plein d'attention et d'amitié mutuelle. Il est mû, au-delà du face-à-face et des échanges, par le désir d'associer le lecteur à une réflexion sur l'homme, qui dépasse sa double part de silence et de parole.

La parole est cet instrument précieux qui nous lie aux autres ; elle est au cœur de toutes les relations sociales ; en ce sens elle est fondatrice de la condition humaine. Cependant, la parole contemporaine témoigne d'une nette ambivalence. Jamais elle n'a connu un tel déploiement, mais elle sert le meilleur et le pire. Si elle élabore un espace de substitution à la violence à travers le débat entre les acteurs, une conflictualité pacifiée qui implique un échange dans un cadre de civilité, et si elle contribue en permanence à transformer le monde dans une réciprocité aux autres, elle est aussi manipulée ou brisée par les puissants. Souvent elle est difficile à prendre, ou bien elle reste sans écho, et nombreux sont les sans-voix dans nos démocraties contemporaines.

Si elle est anéantie par sa rareté, elle est aussi encore neutralisée par la profusion sans fin de la communication. La parole est ainsi le lieu de l'échange, de l'argumentation, des débats, de l'action. Elle est

relayée par d'innombrables médias, à commencer par Internet. La parole n'est pas toujours symétrique entre les acteurs en présence ; instrument d'influence, elle libère ou asservit. Mais on ne saurait concevoir sa disparition.

Le silence est nécessaire à la parole, il introduit un espace de respiration, de méditation. Il est le souffle des conversations et leur tempo. Mais le silence tend à être chassé de mille manières de l'environnement social. Le bruit ne cesse de gagner et de rendre parfois la parole inaudible.

Il est difficile aujourd'hui de s'abstraire, de trouver les conditions d'une intériorité. Le silence se fait rare. Mais peut-on parler sans se taire et donc sans écouter l'autre ? Peut-on penser dans le bruit ? La parole, dans ce sens, est étroitement solidaire du silence.

Philippe Breton et David Le Breton

1

La conversation

David : La conversation est à la croisée des chemins entre la parole et le silence. Elle est autant échange de mots que de pauses, respiration allant de l'un à l'autre. La conversation est simultanément éloge de la parole et du silence. Elle avance au rythme de l'homme, à son pas, à l'image des philosophes de la Grèce antique qui devisent en arpentant l'agora. La conversation n'est pas la vitesse, le rendement, elle est à l'opposé de la communication puisqu'elle ne vise pas à convaincre, qu'elle n'est pas univoque, mais toujours dans l'attente de la réponse de l'autre. Parler, c'est d'abord se taire ensemble pour pouvoir s'écouter, comprendre les propos de l'autre, nourrir sa propre réponse. Le silence n'est jamais pleinement perçu comme tel, il enracine la parole, la nourrit comme d'un terreau. La parole intérieure, jamais proférée, prépare les propos à venir. La conversation répond à un mouvement de vagues, à moins, bien entendu, que la parole ne devienne le monopole de l'un ou de l'autre, et que se rompe la réciprocité. Quand elle se donne dans la respiration du sens, elle est le sel de la vie ; elle produit une mutuelle reconnaissance des individus en présence et offre dès lors le sentiment d'être portée par le monde, d'appartenir à une communauté. Même au plus élémentaire de l'échange, quelques propos sur le temps qu'il fait par exemple. La parole réciproque, dont tu as fait l'éloge, est fondatrice du lien. Quand elle manque, le sentiment de solitude, le tragique apparaissent. Et pourtant, elle est inutile comme toutes les choses essentielles de l'existence. Et toi quel est ton regard, ou plutôt quelle est ton écoute ?

Philippe : Soyons franc ! Pour moi qui attache, comme tu le sais, tant d'importance à la parole, la conversation m'ennuie, c'est-à-dire qu'elle me pose problème. Qu'est-ce que la parole ? Une action, une offensive, c'est mordre le réel, l'empoigner par la bouche, avec les mots. Toute parole change, un tant soit peu, le monde. Et voilà que nous sommes au calme, dans cet univers de la conversation que tu me décris en termes si pacifiés, un univers de l'échange sans finalité, sans but. Peut-on décrire la conversation, de ce fait, comme justement fondatrice du lien social, du lien humain ? Serait-ce d'être sans but que cette parole échangée dans le cadre de la conversation produirait ainsi du lien ? Je suis réticent devant ce paradoxe. N'est-ce pas dans les replis et les hasards de la conversation que se nichent et se déploient des propos plus essentiels qu'il n'y paraît ? La conversation ne nous transforme-t-elle pas malgré nous ? « Le fait banal de la conversation quitte, par un côté, l'ordre de la violence », nous dit Lévinas, qui ajoute que « ce fait banal est la merveille des merveilles ». Voilà peut-être, effectivement, le miracle de la conversation : elle nous neutralise pour nous permettre l'essentiel, faire reculer la violence. C'est bien ce recul qui rend l'humanité possible. Loin d'être sans enjeu, toute conversation n'est-elle pas affirmation de la possibilité du pire en même temps que son renoncement ?

David : La conversation n'est pas nécessairement le consensus, elle implique aussi la lutte des consciences et la tentative de convaincre, de faire bonne figure. Quand je prends l'image des philosophes parcourant l'agora, ce ne sont pas là des hommes que n'ébranlent jamais leurs paroles. Le mouvement de vagues sollicitant l'échange du sens n'est pas toujours sans agitation, c'est-à-dire sans débat, sans la volonté de transformer l'autre par ses arguments afin de changer le monde. J'entends par conversation un arc d'intensité allant de l'apaisement à la tension, et que les individus parfois parcourent d'un point à l'autre au fil d'un échange de paroles. En ce sens d'ailleurs, si tu définis seulement la conversation par le fait de « mordre le réel », par la pugnacité, tu la rabats sur le registre d'une pure volonté de convaincre ou de rompre des lances, mais tu manques alors ce qui relève aussi de la tranquillité du quotidien, le bonheur simple d'échanger quelques mots. Le monde ne se change pas seulement par les coups de poings, la caresse est non moins efficace. Tout dépend des circonstances. Dans la conversation, il

y a toujours une réciprocité en jeu, sollicitation des visages et reconnaissance d'une mutuelle dignité, même en cas de désaccord ; c'est cela qui me touche profondément. À l'opposé de la violence où il s'agit de « casser la gueule à quelqu'un » ou de l'écraser de son arrogance, et donc de rompre toute mutualité.

Philippe : Nous retrouvons la question de la violence, comme toujours, au détour de toute réflexion sur la parole, la communication et le silence, ce silence auquel tu as consacré tant de travaux. Je ne suis pas un strict partisan d'une anthropologie qui ferait de la civilisation, et de la civilité, une antithèse immédiate d'une violence toujours menaçante, mais je crois que malgré tout beaucoup de nos actions sont un évitement, une transposition, une tentative d'échapper à la violence. C'est pourquoi le « convaincre » est un « vaincre » pacifique, un pis-aller en quelque sorte, mais en forme de mieux. Si l'insulte vaut toujours mieux que la menace et la menace que l'agression, la douceur vaut toujours mieux que l'insulte. C'est selon, effectivement. Aussi la conversation est-elle souvent tension, au risque d'être ennui, et de l'ennui naît parfois la violence, car l'ennui est frustration, parfois deuil de l'action. Et le deuil, on le sait, appelle la vengeance. N'y a-t-il pas de place pour la conversation paisible ? Si bien sûr. Il faut du repos entre deux actions. Mais ce repos, à deux ou à plusieurs, aussi agréable et détendu puisse-t-il être, n'est repos que d'un œil, car toujours la menace de la violence sociale guette. Tu vas me trouver bien pessimiste aujourd'hui ! Je risquerai de le paraître encore plus si je rappelle les propos d'Alain Pons qui introduit la traduction d'un manuel de savoir-vivre du XVI^e siècle (le *Galatée* de Della Casa). Cette phrase m'a souvent placé dans des abîmes de réflexion : « La conversation, dit-il, est une alternative au désespoir, et sa profondeur métaphysique réside dans une superficialité assumée, dans une stratégie opiniâtre d'évitement, de mise entre parenthèses, d'oubli prolongé de ce qui se rappellera bien assez tôt à notre souvenir, à savoir, la mort. » Dans ce sens d'alternative à la violence et à la mort, la conversation est effectivement précieuse.

David : La parole, telle qu'elle s'épanouit dans la conversation, est un fil ténu sur l'irréductible menace de mourir. C'est pourquoi le silence est parfois si difficile à soutenir s'il est entendu comme une disparition de la parole. Il introduit alors en effet le sentiment de ne plus être porté

par la moindre certitude. Si le filet des mots ne repousse pas la peur, si le silence dérobe sous nos pas toute trame de sens, s'il n'offre pas à l'individu une prise ultime, alors il le précipite dans un vide que seule la mort évoque. Le silence est quelquefois cette menace d'être plongé dans l'abîme. Si la conversation est le sel de la vie, c'est qu'elle est cette élégance de ne pas céder à la fragilité et de se tourner malgré tout vers la chance du monde même si les frontières sont toujours vulnérables. L'inachèvement inhérent à notre condition, le monde qui vient dans l'ignorance de ce que nous sommes encore, nous livrent autant à l'imprévisible qu'à la certitude, mais nous ne sommes jamais dupes de la chance des mots pour maintenir notre prise sur le réel. On comprend que la parole puisse facilement glisser dans la confirmation dérisoire de soi. Nos sociétés abondent d'ailleurs en communications phatiques (l'inverse, à mes yeux, de la conversation), où il s'agit sous divers procédés de dire à l'autre qu'il existe et de s'entendre dire la même chose pour soi. L'usage des portables devient terrifiant en la matière. Brevet d'existence, confirmation d'être vivant par le fait de dire où l'on est, ou que l'on arrive comme prévu dans cinq minutes. Dans cette prolifération de la parole, sans doute sommes-nous éloignés de la violence, mais nous courons droit vers le risque de l'autisme. Tu as raison sur le fait que l'injure vaut mieux que la menace, car elle introduit la distance, la possibilité d'une réplique ; elle dilue l'agression dans le temps et elle ménage donc encore une porte de sortie. La violence est l'horizon dépassé de la parole, quand les ressources du sens se dérobent et que seuls parlent alors le corps ou les armes.

Philippe : Je sais ton effroi devant le vide de ces communications modernes. Je le partage aussi, sans le croire, toutefois, aussi répandu. Il y a certes une opposition entre communication et parole qui fait que beaucoup de nos conversations sont simples communications, presque sans finalité. Et souvent sans parole. La communication sans parole, voilà ce qui nous perd, nous ramène, comme le dit Valère Novarina, au rang d'animal. C'est pourquoi j'ai quelque défiance à l'égard de la conversation, que je sens trop souvent à l'écart de toute parole, et qui colmate le silence qui pourrait, au détour, porter une parole plus forte encore. Notre société, en nous donnant tous les moyens d'une communication à distance, comme le portable, auquel tu fais référence, nous pousse à la surconsommation de communication. Ne serions-nous pas

devenus des obèses de la communication ? La conversation sans parole sédimente en nous des dépôts phatiques qui nous éloignent des autres, là où la parole nous en rapproche, parfois rudement. L'obésité de la communication nous entoure d'une carapace rassurante, où nous sommes ceinturés de toutes parts par les techniques qui nous permettent de communiquer mais qui tiennent l'autre à distance. La conversation peut-elle se concevoir, si l'on veut qu'elle porte une parole, comme une activité sans risque ? Et dans ce cas, la douceur que tu appelles de tes vœux, est-elle apaisement d'une rudesse de contact qui est la marque de la vraie parole, toujours, bouleversante, ou endormissement de la parole, neutralisation de ce dont elle est porteuse ?

David : Tu sais combien je suis attentif à la question du risque, qui à mes yeux relève autant de la dimension du sens que du rapport physique avec le monde. Le premier danger est l'exposition à l'autre qui peut briser d'un mot ou d'un regard l'estime de soi, plonger dans le désarroi. Souvent d'ailleurs les individus courent le risque de se blesser ou de se tuer pour préserver l'estime de soi et leur image aux yeux des autres. Mieux vaut parfois mourir que de se perdre. La conversation est un cheminement dont aucun jalon ne prélude au parcours. Elle se tisse dans la découverte permanente de soi et de l'autre. Elle nous emmène parfois, pour le meilleur ou pour le pire, là où nous ne pensions guère aller. Elle emprunte selon les circonstances des voies éblouissantes ou douloureuses, mais en maintenant les yeux sur le visage de l'autre. Pour moi aussi, toute conversation est un risque. Je n'appelle pas conversation cette prolifération de communications qui nous enveloppe en permanence. Celle dont tu dénonces justement l'obésité. Nous sommes là aux antipodes de la conversation qui implique autre chose qu'une simple confirmation d'existence. Je vois justement la conversation comme une alternative, un repli ; c'est pourquoi je la dépeignais sous des termes élogieux et tranquilles. Un repli enfin vers la chair du monde, le visage de l'autre, l'épaisseur du temps, le monde réel. La conversation est toujours rencontre. Et ce que devient une rencontre, seul l'avenir le sait, l'imprévisible la déborde trop. Il ne s'agit donc pas d'avoir une vision angélique de la conversation, il s'agit de la comprendre comme un face-à-face avec le monde qui prend la forme d'un visage.

Philippe : Dans une certaine mesure, j'admire ton optimisme quant au pouvoir, ou plutôt – car le mot pouvoir est peut-être malheureux dans un tel contexte – quant à la potentialité d'ouverture et de pacification que la conversation contiendrait, délivrerait, en quelque sorte par nature. Comme j'aurais envie de te suivre sur un tel terrain ! Mais les situations de conversation que tu décris sont si rares, si exigeantes, si fragiles, que je doute de leur quotidienneté possible. Pour être, comme tu le dis si bien, face-à-face avec le monde qui prend la forme d'un visage, il faut une situation de confiance extrême entre ceux qui s'y livrent, qui se livrent ainsi. Il faut un pacte de non-agression préalable, un respect de l'autre à tout instant. Le régime de la conversation est alors celui de l'Interdit, quand les deux partenaires se fixent comme règle intangible, transcendante, le respect de l'Autre, dans son identité profonde, et donc l'Interdit de le blesser d'une quelconque manière. La rencontre que permet la conversation est presque un Interdit de la communication, une généralisation, en quelque sorte, du vieil Interdit de l'image qui a signé l'entrée dans le monothéisme, une montée dans un monde en quelque sorte plus qu'humain. Mais voilà le paradoxe dans lequel nous sommes entraînés, et que notre discussion sur la conversation révèle un peu plus : il n'y a pas de parole sans communication, pas de conversation sans ce minimum de brutalité qui fait que l'on renvoie à l'autre plus que ce qu'il est. Peut-on converser sans bousculer un peu ? Il y a bien – je l'ai dénoncé en son temps – une « utopie de la communication », mais il y a aussi une « utopie de la parole » qui s'appuie sur la vision d'un monde où celle-ci pourrait se dispenser d'être communiquée. La conversation serait, dans cet esprit, un « opérateur utopique » qui en ferait le porteur d'une parole sans but. Or je crois trop à la parole comme adresse à l'autre pour me contenter de cette parole si retenue qui est la vraie tentation de la conversation.

David : Tu pousses trop loin mon optimisme. Je crois au pouvoir réparateur de la parole non par nature mais par circonstances en quelque sorte, quand celle-ci est soutenue par une qualité de présence mutuelle des interlocuteurs. Dans la clinique, la parole est une forme fondamentale d'engagement envers l'autre en souffrance, notamment parce qu'elle est dotée du privilège de formuler le sens, de le renouer. Pour le reste, il ne s'agit pas d'encenser la conversation comme solution à tout, j'en connais bien les limites. Mais tu sais aussi que si elle advient, elle

incarne alors un moment privilégié dans le fil de l'existence. C'est pourquoi j'ai parfois parlé d'elle comme d'une forme de résistance aux impératifs de rendement, de vitesse de nos sociétés. Elle s'oppose radicalement à la communication car elle y introduit l'altérité. La conversation est dialogique, elle réside dans le va-et-vient du sens, et non, comme la communication, dans son imposition qui ne laisse d'autre choix que l'interactivité. Le « respect de l'autre » n'est pas l'objet d'une affirmation péremptoire et moralisante. Elle est l'un des éléments fondateurs du lien social. Sous les auspices de la sacralité de la face chez un sociologue comme Goffman, par exemple. Certes, on peut perdre la face et recourir à des formes de réparation par des excuses, des prières, des justifications, etc. Il ne s'agit pas de dire que le respect est fondamentalement préservé, bien au contraire, mais il est un pivot de la relation sociale, sauf là où règne en permanence la violence, c'est-à-dire l'absence de parole. Dans une conversation, en principe, nous cherchons à épargner à l'autre une humiliation ou une blessure d'amour-propre. Nous entendons lui « sauver la face » en considérant qu'il est de son devoir de faire de même. Toute rencontre avec un autre est une manière de se « limer » à son contact, comme le dit si bien Montaigne. L'utopie de la parole dont tu parles ici n'a pas le même statut que l'utopie de la communication que tu as si bien démontée. Cette dernière relève aujourd'hui d'une dimension politique, elle participe de la marchandisation du monde. La parole, elle, est utopique au sens où nulle rencontre ne met fin à l'énigme de l'autre. Au sens où Lacan écrit qu'« il n'y a pas de rapport sexuel ». Toute relation à l'autre s'efforce de briser un instant la coupure des corps, la séparation avec le monde. La parole est le sang qui s'écoule de la blessure et qui cherche justement à la suturer. Nous sommes dans une conversation comme dans le monde, au sein d'un immense débat qui ne nous épargne pas, qui nous confirme ou nous bouscule, nous guérit ou nous meurtrit, selon les circonstances. Car il n'y a pas plus de vertus premières dans le monde que dans la parole. Mais c'est ce qui fait le prix de notre existence, sa valeur infinie.

Philippe : J'apprécie la clarté de ta métaphore qui présente la parole comme un sang chargé de suturer la blessure de notre séparation avec le monde. La conversation, au fond, remettrait de l'unité là où elle a été perdue, de la totalité là où nous sommes devenus, dans les sociétés

modernes, des parties qui croient être indépendantes les unes des autres. Mais du coup, n'enracine-t-on pas la conversation dans la nostalgie d'un monde disparu ? Comme si elle avait cette vertu de communion d'avant la faute. Mais je ne crois pas que tu ailles jusque-là. Cela dit, voilà peut-être, au détour d'une métaphore, un autre moment clé de notre différence d'approche. Car ma résistance à soutenir autant que tu le fais la conversation tient peut-être à ce que je porte un regard sur la parole comme permettant, justement, d'actualiser cette séparation au monde qui me semble une exigence de la modernité, à laquelle je souscris bien sûr. J'ai la faiblesse de croire que le progrès de l'homme est proportionnel à cette séparation. C'est elle qui nous fait grandir en nous sortant de la matrice d'une totalité sociale où l'individu a peu de place. Je vois dans la conversation un reliquat nostalgique de cette matrice, là où la parole est une avant-garde qui ouvre la voie à plus d'humanité. L'opposition est un peu forte, j'en conviens, et ne crois surtout pas que je ne partage pas ton souci du respect de l'autre, mais, justement, plus tu parles de la conversation, moins j'y décèle ce que la fadeur sucrée de notre civilisation nomme la « convivialité », notion effrayante par le désengagement qu'elle suppose. La convivialité, souvent ramenée à la conversation, est une sorte d'appel à la « fusion molle » des êtres, à des échanges sans parole, sans désir, sans corps, dans une ambiance aérienne et futile où tout se dit et rien ne s'échange, où les individus se dissolvent dans un collectif provisoire et sans finalité. Tu le sais, je suis critique à l'égard des potentialités utopiques dont on crédite encore les nouvelles technologies de communication. On a souvent présenté la conversation sur Internet (dans les forums, les « chats ») comme le lieu d'une nouvelle convivialité. Le problème est que celle-ci est complètement décorporéisée et du coup sans réelle présence. Au fond, et je te renvoie cela sous forme de question, y a-t-il vraiment du corps dans la conversation, alors que la parole, elle, est pleinement inscription du corps dans l'espace social ?

David : La parole, si elle cherche à suturer la séparation, ne saurait établir la communion des consciences. Je pense que la séparation est une condition inéluctable de l'humanité et la source même du désir, de la curiosité, de la quête d'autrui, de cet appel des sens qui nous arrache aux routines pour essayer de faire corps avec le monde (j'emploie cette métaphore car elle maintient justement la séparation tout en mimant sa

disparition). La conversation n'est pas une cérémonie religieuse pour retrouver provisoirement le divin ou la matrice. Il y a conversation et conversation. Il faut en discerner les formes. Considérer en tout cas que les nombreuses discussions que nous avons en une journée n'ont pas le même statut ou la même valeur à nos yeux. Ce qui en fait le prix ne tient pas nécessairement à la qualité des propos échangés. Nous nous souvenons avec infiniment d'émotion de conversations que toute autre personne considérerait comme futiles. Mais il y a, gravée en nous, la grâce d'un visage ou d'un moment. Nous sommes amenés à reconnaître la souveraineté de la parole sur la conversation. Bien entendu, je partage ta critique du mythe de la convivialité d'Internet. Une conversation sans chair, sans qu'elle soit soutenue par le visage d'un autre, relève de l'idéologie de la communication, elle n'est pas dans la dimension de la parole. La parole sollicite le risque de la rencontre, celui aussi de la vulnérabilité. Face à l'écran et aux propos qui s'affichent, il y a surtout le risque de la panne ou du virus. Et si l'échange tourne mal, il y a toujours le loisir d'éteindre l'ordinateur. Les arrières sont bien gardés. Ce qui n'est pas le cas d'un échange de parole, car s'impose alors la responsabilité face au visage de l'autre que l'on ne peut traiter à la légère. Face à l'écran d'un forum ou d'un « chat », on ignore qui est l'autre. Sur Internet nul ne sait que l'on est un chien.

Philippe : Je crois que sur ce point nous sommes d'accord. L'expérience de la conversation sur Internet montre bien le malaise que nous éprouvons dès que l'échange est trop indirect, dès que les corps – pour reprendre cette problématique qui t'est si chère – sont séparés. Tout en étant très critique à l'égard de ces formes de conversation pour moi si peu enracinées dans l'humain, tant la corporéité y est absente, je t'avoue ne pas comprendre le succès qu'elles ont. Je sais bien que l'on n'y argumente pratiquement jamais, qu'on ne s'y écoute pas – comment cela serait-il possible à distance ? –, mais il a l'air malgré tout de s'y passer quelque chose que je ne comprends pas bien. Pourquoi cet acharnement à nous débarrasser de nous-mêmes dans la conversation ? Pourquoi cette immense difficulté de beaucoup de nos contemporains (je ne m'exclus pas forcément de ce constat) à s'engager ? L'engagement, ou plutôt son refus, est le talon d'Achille de la société individualiste. La conversation sans engagement n'est-elle pas vidée de son sens, de sa finalité même ? Mais je n'insiste pas ; je crois

que nous partageons le même sentiment sur cette question aussi, car tu es très sensible au risque et à la vulnérabilité de la rencontre, donc à l'engagement de l'être qu'elle suppose. Avant de clore ce chapitre de notre dialogue, je voudrais aborder un dernier point concernant la conversation, à partir d'une question qui me taraude : la conversation peut-elle se passer de tiers, d'un tiers qui sert au fond à empêcher que le dialogue ne se ferme, ne se clôture sur lui-même ? Ma difficulté tient à ce que le tiers est le plus souvent un tiers exclu, plus précisément un bouc émissaire. Comment fonder l'accord, ou le désaccord amical, dans la conversation, sans faire appel à cette violence qui consiste à s'entendre, si l'on peut dire, sur le dos d'un tiers ?

David : Je pense que nous sommes passés, en une dizaine d'années, d'un individualisme de la liberté à un individualisme de la marchandise. L'individualisme de la liberté impliquait une vive fonction critique, une réflexivité, une curiosité, une générosité, un souci relatif de l'autre à travers des valeurs qui maintenaient plus ou moins leur emprise. Cet individualisme nourrissait le lien social de sa fécondité. Le passage à la globalisation en a profondément transformé le régime. Nous sommes entrés dans le monde de la marchandise, c'est-à-dire aussi celui de la publicité, de la communication. La société devient un supermarché, impliquant dès lors le ressentiment, la haine de ceux qui ne peuvent se servir à leur guise dans ses travées. La marchandise tend à répondre de manière univoque à toutes les aspirations, son discours omniprésent à travers publicité ou communication y prépare d'ailleurs les esprits, sans autre alternative. Dès lors, nous passons d'un monde où nous étions ensemble, même à travers des débats intenses, à un monde où nous sommes côte à côte, séparés les uns des autres. La difficulté de l'engagement tient à ce fait que l'autre devient davantage un comparse ou un obstacle. Comparse s'il est complice avec soi d'une transgression (du Code de la route, d'une convention quelconque, etc.) ou un obstacle (celui qui rappelle les règles sociales). La loi tend d'ailleurs à être redéfinie moins comme un code pour favoriser le lien social que comme un système de contraintes visant à rendre la vie difficile. Plus l'individualisme élargit son emprise, plus la loi est vécue comme une violence symbolique arbitraire. Le relâchement du lien social étend à l'infini le ressentiment et la solitude, le mal de vivre, l'absence d'orientation pour exister. Il engendre la parade symbolique que Freud appe-